

Rousseau Rousseau
and et la
Criticism Critique

edited by
sous la direction de

Lorraine Clark and Guy Lafrance

Pensée Libre N° 5

Association nord-américaine des études Jean-Jacques Rousseau
North American Association for the Study of Jean-Jacques Rousseau

Ottawa 1995

LA CRITIQUE FÉMINISTE DE ROUSSEAU SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

La fin du dix-neuvième siècle a vu naître le féminisme sous sa forme organisée. Les pays occidentaux, et la France en particulier, découvrent une revendication qui existait certes depuis longtemps, mais qui prend à cette époque une forme plus vaste et plus spectaculaire avec notamment les défilés de suffragettes qui réclament, entre autres, l'égalité sociale et politique avec les hommes. Ces femmes veulent en particulier être considérées comme des citoyennes à part entière en accédant au droit d'élire et d'être élues. C'est surtout à partir de 1880, quand les progrès de l'instruction des jeunes filles commencent à jouer un rôle non négligeable dans le développement du féminisme que de nouvelles couches sociales deviennent, en France, plus perméables aux revendications égalitaires. Certaines femmes accèdent à des professions réservées jusqu'alors exclusivement aux hommes et l'on assiste à une révision des valeurs et à une critique virulente de l'histoire des idées et des faits qui apparaît maintenant aux féministes comme celle de la lutte des sexes¹.

Penseur de la République, chantre de l'idéal démocratique pour les uns, corrupteur de la France, père de l'anarchie pour les autres, Rousseau allait aussi être mêlé aux enjeux du féminisme - ou plutôt des divers féminismes, car, si à cette époque, le mouvement féministe se structure en diverses organisations et se donne par la presse et les revues, le moyen de se faire entendre, plusieurs tendances existent en son sein, qui n'ont ni les mêmes objectifs ni les mêmes méthodes pour y parvenir. Cependant, pour avoir peint dans *La Nouvelle Héloïse* et dans *l'Émile* divers portraits de la femme, Rousseau allait constituer pour ces courants multiples une référence non négligeable.

Vers 1880, la critique féministe de Rousseau commence à se distinguer de celle qui avait cours depuis le dix-huitième siècle et à l'époque romantique, sous la plume de certains auteurs féminins. Madame de Staël, Suzanne Voilquin ou George Sand manifestaient de la sympathie pour le philosophe et, si elles regrettaient les affirmations de *l'Émile* qui posaient l'infériorité de la femme par rapport à l'homme, elles gardaient un attachement positif à sa pensée sociale et religieuse

¹ Sur le féminisme de cette époque, voir Laurence Klejman et Florence Rochefort, *L'égalité en marche. Le féminisme sous la Troisième République*, Paris, Des femmes, 1989; Jean Rabaut, *Histoire des féminismes français*, Paris, Stock, 1978.

et s'avouaient séduites par la sensibilité de Jean-Jacques². Flora Tristan avait certes rappelé la charge de Mary Wollstonecraft "contre les écrivains qui considèrent la femme comme un être d'une nature subordonnée et destinée aux plaisirs de l'homme", et notamment contre Rousseau, mais elle notait aussi que l'influence de ce dernier était finie et ne présentait de danger que sur le plan de l'éducation, où "l'anarchie" de ses idées subsistait encore³. Dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, un certain refroidissement se manifeste. Ernest Legouvé, qui prend parti pour la cause féministe, se contente en 1864 de liquider le cas Rousseau en quelques lignes humoristiques⁴.

Dix ans après, Olympe Audouard n'ira pas chercher ailleurs de quoi commenter Rousseau. Dans sa *Gynécologie*, qui traite surtout de la femme antique, elle reprend la citation faite par Legouvé et l'assortit seulement d'un commentaire plus acerbe: "Rousseau n'a vu [...] dans la femme qu'un jouet fait pour plaire à l'homme. Sa vie a prouvé que le grand homme, riche en esprit, mais pauvre en sens moral, prenait la femme pour jouet parfois, mais souvent aussi pour caissière"⁵.

Cette allusion à la conduite jugée peu scrupuleuse de

² Mme de Staël, *Lettres sur les ouvrages et le caractère de J.-J. Rousseau*, s.l., 1788; S. Voilquin, *Souvenir d'une fille du peuple, ou la saint-simonienne en Égypte*, Paris, Maspéro, 1978, p. 76; George Sand: "Il n'a pas compris les femmes, ce sublime Rousseau [...]. Il n'a pas su malgré sa bonne volonté et ses bonnes intentions, en faire autre chose que des êtres secondaires dans la société. Il leur a laissé l'ancienne religion dont il affranchissait les hommes; il n'a pas prévu qu'elles auraient besoin de la même foi et de la même morale que leurs pères, leurs époux et leurs fils, et qu'elles se sentiraient avilies d'avoir un autre temple et une autre doctrine. Il a fait des nourrices croyant faire des mères. Il a pris le sein maternel pour l'âme génératrice. Le plus spiritualiste des philosophes du siècle dernier a été matérialiste sur la question des femmes" (*Isidora*, Paris, Calmann-Lévy, 1894, p. 33).

³ Flora Tristan, *Promenades dans Londres, ou l'aristocratie et les prolétaires anglais*, Édition de François Bédarida, Paris, Maspéro, 1978, p. 246 et 275. La première édition date de 1840.

⁴ Ernest Legouvé, *La Femme en France au XIXe siècle*, Paris, Didier, 1864, p.8.

⁵ Olympe Audouard, *Gynécologie. La femme depuis six mille ans*, Paris, Dentu, 1873, p. 12.

Rousseau envers Madame de Warens ou Madame d'Épinay est un lieu commun de la critique antirousseauiste, mais elle se charge maintenant de tout le passif soulevé par la revendication féministe. Elle est reprise avec une violence inaccoutumée par Séverine en 1889. Dans un article du *Gil Blas* qu'elle signe du pseudonyme de Jacqueline, elle s'en prend cette année-là à Rousseau et à la célébration officielle que lui consacre, dans le cadre du centenaire de la Révolution, le gouvernement radical: l'inauguration de la statue de Rousseau, place du Panthéon, le 3 février, est l'occasion d'une cérémonie qui réunit à la fois des rousseauistes et d'anciens communards aux hommes du pouvoir.

Séverine qui vient de cesser sa collaboration au *Cri du peuple* fondé autrefois par Jules Vallès, dont elle se déclare la fille spirituelle⁶, trouve un public moins politisé et plus large au *Gil Blas*, et la portée de son article est d'autant plus grande. Elle prend à son compte la condamnation de Rousseau faite dans *Le Bachelier*⁷, et le voit, quant à elle, comme un pion, "le lexique à pattes, truffé d'antiquité, gonflé d'importance, bilieux et haineux".

Cet article qui est sans doute l'un des plus violents qui existent sur Rousseau et qui pourrait figurer sans mal aux côtés de certains textes de Maurras dans une anthologie de l'antirousseauisme, révèle aussi par certains thèmes qu'une femme en est l'auteur. C'est une femme, à "la douce Geneviève" qu'elle oppose Jean-Jacques dès les premières lignes:

"Je le hais, ce Rousseau, dont on vient de célébrer au Panthéon, la laïque béatification, et dont le culte y remplacera désormais celui de la douce Geneviève! Je le hais, parce qu'il fut méprisable en ses actes, vil en sa personne, parce qu'il fut l'incarnation en chair et en os, de la plus basse envie qui ait jamais déshonoré âme humaine, parce qu'il fut successivement traître à son Dieu, traître à ses amis, traître à ses bienfaiteurs, traître à ses maîtresses, infidèle à tous - mordant éternellement la main qui lui avait donné le pain ou la caresse!"⁸.

⁶ Le journal de Vallès cesse sa parution en 1889.

⁷ Jules Vallès, *Le Bachelier*, Paris, Club français du livre, 1949, p. 49.

⁸ Jacqueline, "Un pion", *Gil Blas*, 8 février 1889, p. 1.

Séverine a longtemps fait preuve de réticences envers le féminisme, mais elle publie en novembre 1890, dans le *Gil Blas*, un article sur "le droit à l'avortement" qui fait grand bruit et, en 1897, elle collabore à *La Fronde* de Marguerite Durand. Dans sa dénonciation de Rousseau, elle ne se contente pas de fustiger l'auteur qui, sans pudeur ni respect pour celles qu'il aime, conta les aventures sexuelles de Madame de Warens. Elle peint Rousseau comme "un larbin qui, à table, guigne les épaules des femmes, plonge son regard dans les corsages en passant les plats et va résumer ses impressions à l'office en plaisanteries canailles, en propos orduriers". Elle oppose un démenti à ceux qui louent le style enchanteur de Rousseau, en affirmant que *La Nouvelle Héloïse* l'a ennuyée, et c'est autant en moraliste qu'en femme qu'elle conclut son article:

Triste grand homme, âme de ténèbres qui prétend épancher la clarté sur le monde.

Et quand son nom est prononcé, il évoque en moi toujours l'image d'un être louche qui se glisse dans la nuit, tenant noué dans un torchon comme un paquet de conscrit, un pauvre petit tas de chair humaine qui geint et frisonne, un pauvre petit conscrit de la vie, en effet, que Jean-Jacques l'humanitaire, porte à la Grande Maison... et qui est son enfant!

Il a fait trois fois le voyage, celui qui avait écrit *Émile*⁹.

On notera dans cette dernière phrase l'utilisation du plus-que-parfait qui trahit la vérité puisque Rousseau écrivit son traité de l'éducation longtemps après avoir abandonné ses enfants, mais qui traduit la haine de Séverine.

Toutes les féministes n'avaient pourtant pas une aussi grande hostilité que Séverine à l'égard du Citoyen de Genève. Militante féministe, Maria Deraismes oeuvre avec Léon Richer pour l'établissement d'un féminisme républicain et réformiste qui vise moins à bouleverser l'ordre social qu'à transformer la législation des moeurs et à venir à bout de l'oppression masculine séculaire. Anticléricale convaincue, elle souhaite un rapprochement du courant féministe avec la libre-pensée et la franc-maçonnerie. Elle sera initiée non sans

⁹ Séverine renouvellera de façon aussi violente son attaque contre Rousseau, lors de la vente des Charmettes, en 1900: voir E. Ledrain, "Rousseau et les femmes", *L'Éclair*, 14 novembre 1900.

difficultés à cette dernière, devenant la première femme franc-maçon et, plus tard, la fondatrice d'une obédience nouvelle, le Droit humain.

En 1890, elle publie dans le livre collectif de J. Grand-Carteret, *J.-J. Rousseau jugé par les Français d'aujourd'hui* une étude sur l'éducation des filles selon Jean-Jacques. Elle note d'abord l'enthousiasme que les écrits du philosophe ont soulevé chez ses lectrices, de Madame Roland à George Sand, bien que, "sous la pompe de la phrase et la chaleur de l'expression", il déguise mal son mépris pour les femmes: "de toutes les sottises dites et écrites sur les femmes, il n'en est pas une dont Rousseau soit l'inventeur; il n'a fait que les répéter, les développer; mais, vu sa notoriété, elles n'en eurent que plus de crédit"¹⁰. M. Deraismes explique cette attitude par le fait que Rousseau était non seulement un profond penseur, mais aussi "un sentimentaliste outrancier". Oubliant qu'il s'était élevé contre le droit du plus fort dans *Du Contrat social*, il a affirmé que la femme était inférieure à l'homme, faisant preuve en cela d'un conservatisme étroit envers une tradition injuste. Maria Deraismes voit cependant des circonstances atténuantes à l'attitude de Rousseau. Elle relève le lien qui existe entre la condamnation des arts dans le premier *Discours* et celle de l'artifice dans le livre V d'*Émile*. Surtout elle trouve que Rousseau n'a pas mieux réussi la peinture d'Émile que celle de Sophie: le jeune élève du gouverneur lui semble être un automate incapable de se diriger seul. Le système d'éducation de Rousseau est, pour elle, aussi pernicieux à l'homme qu'à la femme: cette conclusion rejoint d'ailleurs à la même époque, celle de certains rousseauistes et surtout celle de nombreux radicaux qui trouvent certes chez Rousseau un précurseur des idées républicaines, mais qu'il faut lire avec prudence, en rejetant ce qui est excessif, utopique et démodé.

Ce qui est moins compréhensible est que, malgré l'action de la Révolution française en faveur de l'égalité, la femme soit encore asservie et considérée en bien des domaines comme une mineure dans la France de la fin du dix-neuvième siècle. M. Deraismes fait preuve ici d'une singulière prudence, car, loin de dénoncer l'action des gouvernants, elle explique cette situation par la paresse inhérente à l'espèce humaine, paresse qui amène l'homme comme la femme à accepter son sort. La femme, selon elle, a cru trop longtemps que la beauté, le charme, la séduction suffiraient à lui donner une place

¹⁰ M. Deraismes, "J.-J. Rousseau. Éducation des filles", dans J. Grand-Carteret, *J.-J. Rousseau jugé par les Français d'aujourd'hui*, p. 327.

convenable dans la société, mais l'expérience des siècles et son asservissement continu lui ont fait prendre conscience qu'une autre forme d'action était nécessaire.

L'analyse que Maria Deraismes fait de Rousseau se termine donc par un plaidoyer pour une plus grande justice envers les femmes:

"Faisant justice de ces théories mensongères, basées sur l'absence de la science, notre génération, abdiquant les préjugés du passé, est en train d'ouvrir une voie nouvelle à cette moitié de l'humanité asservie depuis l'origine des mondes [...].

Nous avons fait du chemin depuis l'*Émile* de Jean-Jacques Rousseau. La méthode expérimentale, les études anthropologiques ont succédé aux idées préconçues. Les théories ont été démontrées par les faits, ce qui a singulièrement dérangé les conceptions arbitraires et fantaisistes qui, sous une forme séduisante, ont égaré le jugement de nos pères. Rousseau est de ceux qui, avec un immense talent, ont semé autant d'erreurs que de vérités; mais ces vérités sont d'une telle envergure, elles ont jeté dans les esprits de si vives clartés, que, malgré les lapsus du penseur et de l'homme privé, il lui restera toujours des titres à la reconnaissance de l'humanité" (p. 333-334).

Il est certain que M. Deraismes, dans cet article, parle en tant que femme et que féministe, mais cette apologie de la science qui résoudra tous les problèmes, cette foi en la vérité et, pour finir, cette reconnaissance de l'oeuvre plus générale de Rousseau montrent qu'elle combat aussi auprès des radicaux et des libres penseurs dans un cadre politique plus traditionnel.

Le 30 mai 1886, elle avait participé à l'inauguration du monument de Rousseau à Asnières, organisée par le Comité J.-J. Rousseau qui sera, trois ans plus tard, à l'origine de l'érection de la statue du philosophe, à Paris. Son discours, ce jour-là, ne se distingue pas de ceux des personnages politiques présents. Rousseau apparaît à M. Deraismes comme l'un de ces grands hommes du dix-huitième siècle "qui projetèrent sur le monde entier les clartés éblouissantes de la vérité et de la raison". Il se distingue de ses amis encyclopédistes dans la mesure où il introduisit la note émotionnelle dans ses écrits et devint, de ce fait, "l'âme de la Révolution", "le foyer où chacun puise la chaleur et la flamme"¹¹. À ce point de son discours, M. Deraismes

¹¹ "Discours de Mme. Maria Deraismes", dans Auguste Castellant, *J.-J. Rousseau. Hommage national*, Paris, Léon Vanier, 1887, p. 129.

réfuse cette émotion d'être hypocrisie et affectation, et défend Rousseau par ses fautes, y compris celle d'avoir abandonné ses enfants:

"Il est choquant de mettre ce chantre de la vertu en contradiction avec ses actes. Ce qui peut atténuer les torts de Rousseau, c'est qu'il ne s'est soustrait aux obligations les plus sacrées ni par ambition, ni par cupidité, ni même par égoïsme, mais bien plutôt par indifférence à la vie, dégoût, lassitude, misanthropie. Il ne bénéficie en rien de ses abandons coupables, il en souffrit le premier. Peu d'hommes rejettent l'accomplissement des devoirs, sans en espérer un profit, c'est là sa seule excuse" (p. 130).

M. Deraismes repousse donc la question et rappelle à juste titre qu'elle ne doit pas faire oublier l'oeuvre de Rousseau et l'influence qu'elle exerce. C'est par un rappel de l'action à accomplir en s'inspirant de la pensée des grands ancêtres, qu'elle termine son discours: "Ne s'agit-il pas de travailler au relèvement de la Patrie par la consolidation et l'organisation de la République qui doit servir de modèle à tous les peuples, et être, dans un avenir relativement prochain, accueillie et acclamée par eux" (p. 132).

La critique féministe de Rousseau - celle de Séverine ou celle de M. Deraismes - ne se distingue donc guère de la critique masculine. Comme elle, elle lit le philosophe en fonction de ses présupposés et de l'utilisation qu'elle peut en faire. Rousseau incarne et sert les enjeux du féminisme, comme il le fait à cette époque pour les radicaux-socialistes, les francs-maçons ou les conservateurs. Il existe une spécificité du discours par le thème traité, mais celle-ci même s'estompe quand celle qui parle intègre, comme le fait M. Deraismes, la lutte féministe à une quête plus vaste de la justice. C'est d'ailleurs sur ce terrain que les défenseurs de Rousseau et de la République, comme Grand-Carteret, Buffenoir ou Auguste Castellant, souhaitent le concours des femmes¹².

¹² Le brouillon d'une lettre manuscrite non datée de Castellant figure dans les archives de Villers-Cotterêts et traduit cette position:

"Madame et honorée citoyenne

Il est impossible qu'une statue soit élevée à J.-J. Rousseau sans le concours de la femme.[...]

La femme doit bénéficier dans un prochain avenir en égale mesure que l'homme des clauses bien comprises du Contrat social mais c'est surtout pour

L'exemple de la *Revue féministe* qui occupe une place assez modérée au sein du mouvement, est révélateur de cette utilisation de Rousseau, pour le bien ou pour le mal, en 1895. Dans son numéro du 5 novembre, elle présente un article de G. Cousin-Constantin, auteur de *L'Empire des femmes*, qui rappelle le débat existant autour du féminisme, débat qui conduit certains à établir "toujours d'après l'oracle masculin, la capacité intellectuelle de la femme". Elle cite alors Rousseau et commente:

"La femme, a dit Rousseau, ne peut s'occuper de vérités abstraites. La femme, qui est faible, a besoin de s'appuyer sur plus fort qu'elle. Toute son attention consiste donc à plaire à l'homme, pour s'en faire un protecteur, etc., etc.

Je ne cherche point à réfuter ces idées fausses, car elles tombent d'elles-mêmes. La femme est aussi intelligente que l'homme, l'éducation seule la prive de faire valoir son intelligence. Quant à chercher uniquement à plaire à l'homme, je demande seulement à ceux qui pensent cette absurdité, de me dire à quel homme cherche [sic] à plaire la carmélite, la soeur de charité, la religieuse de tout ordre et cette multitude innombrable de chrétiennes qui refusent de se marier, soit par l'horreur que leur inspirent les vices de l'homme, soit parce qu'elles consacrent leur vie au travail pour soutenir leur famille [...]. Les passions charnelles qui rendent l'homme l'égal et même l'inférieur de l'animal puisqu'il ne sait pas se régler, ces passions, dis-je, sont méprisées par les femmes honnêtes et vertueuses. Donc, elles n'ont nul besoin de l'homme, et le jugement de Rousseau n'est applicable qu'aux femmes débauchées et débauchées par l'homme qui dans son orgueil s'est imaginé que la femme n'a été créée que pour lui servir de jouet"¹³.

avoir écrit l'Héloïse et plus encore l'Émile que le coeur de la femme doit être à jamais acquis à J.-J. Rousseau.

Que les hommes distraits par les bagatelles du temps présent oublient ou ignorent ce qu'ils doivent au plus grand des bienfaiteurs de l'humanité c'est encore là une des lamentables conséquences de l'odieuse et diricile éducation qui jusqu'ici les a dénaturés mais la femme moins extériorisée que l'homme par nos institutions sociales - parce que son coeur plus haut et plus profond la ramène toujours et invinciblement aux sentiments primordiaux de la nature oublie J.-J. Rousseau! cela est impossible! [...]"

¹³ G. Cousin-Constantin, "Agir vaut mieux que parler", *La Revue féministe*, N° 3, 5 novembre 1895, p. 104.

Rousseau sert ici à définir la bassesse de l'homme et de ses intérêts. Mais la même revue offre quelques pages plus loin un autre article de Marya Chéliga, fondatrice de l'Union universelle des femmes et auteur de l'*Almanach féministe*, sur le divorce, où celle-ci utilise en la tronquant et en changeant les termes, une phrase du *Contrat social*: "Si le législateur se trompant dans son objet établit un principe différent de celui qui naît de la nature des choses, la société ne cessera d'être agitée, jusqu'à ce que ce principe soit détruit ou changé, et que l'invincible nature ait repris son empire"¹⁴, pour l'appliquer à son sujet et affirmer sa conviction que "l'agitation sociale finira par rejeter les faux principes et faire triompher 'l'invincible nature'"¹⁵.

Dans l'ensemble cependant, les féministes modérées tout comme les plus radicales condamnent la vision de la femme chez Rousseau. Dans *La Femme nouvelle*, revue modérée s'adressant aux femmes cultivées, Mme A. Eidenschenck, directrice d'école normale, brosse en 1904 un vaste panorama de l'éducation féminine depuis l'Antiquité. Elle s'arrête quelque peu sur Sophie qui est "toujours faite pour être toute sa vie assujettie à l'homme, élevée seulement en vue de l'homme, qui remplit toute sa destinée en travaillant au bonheur de son mari"¹⁶. Pour elle, de Socrate à Rousseau, ceux qui ont traité la question ont toujours confondu pour les femmes l'ignorance avec la vertu.

Cette critique prend un ton plus violent et acerbe chez Jeanne Deflou qui traite en quelques pages de Rousseau dans le chapitre de

¹⁴ Le texte de Rousseau est: "Mais si le législateur, se trompant dans son objet, prend un principe différent de celui qui naît de la nature des choses, que l'un tende à la servitude et l'autre à la liberté, l'un aux richesses l'autre à la population, l'un à la paix l'autre aux conquêtes, on verra les lois s'affaiblir insensiblement, la constitution s'altérer et l'État ne cessera d'être agité jusqu'à ce qu'il soit détruit ou changé, et que l'invincible nature ait repris son empire" (*Du Contrat social*, II, 11, *Oeuvres complètes*, tome 3, p. 393).

¹⁵ M. Chéliga, "L'antagonisme des sexes - Le droit à la liberté", *La revue féministe*, N° 3, 5 novembre 1895, p. 113 à 119.

¹⁶ A. Eidenschenck, "La femme nouvelle", *La Femme nouvelle*, N° 1, 15 avril 1904, p. 23-24.

son livre *Le sexualisme*¹⁷ consacré aux philosophes:

"Jean-Jacques, magnifique auteur de tant de brillants sophismes, a poussé, quant aux femmes, l'inconséquence jusqu'à la folie: inconséquence qui ressort surtout avec force du traité d'éducation qu'il nous a laissé. Voulant élever un être humain jusqu'au type de la perfection et du bonheur, c'est un mâle naturellement qu'il choisit, qu'il conduit, à travers les phases de l'enfance, jusqu'à l'âge critique de la jeunesse. Puis, s'étant avisé, comme le Dieu biblique, qu'à ce mâle il faut une compagne et n'osant la tirer d'une de ses côtes (moyen sans doute trop usé pour sa philosophie toute neuve), il va la chercher, ce qui est pire, dans une des cases de son propre cerveau. Mais l'opération n'est pas longue et, par une juste proportion entre le développement du sujet et l'importance qu'il lui concède, au lieu des trois volumes qu'il a fallu pour former Émile, en un chapitre il bâcle Sophie. Car elle ne vaut pas la peine qu'il se mette pour elle en frais de paradoxes inédits: n'étant destinée qu'à plaire, elle ne saurait devenir le pivot d'un système; les maximes les plus vulgaires cadrent assez avec un rôle si banal. Elles lui suffisent donc et notre écrivain s'en contente... Émile croît avec la liberté d'un sauvage, Sophie dans la contrainte des couvents; Émile doit tâcher d'être, Sophie se contenter de paraître... Puis, après qu'il a joint ensemble ces deux êtres si bien faits pour s'entendre et qu'il leur a donné la bénédiction de la nature, quel n'est pas notre étonnement de voir les rôles renversés et le résultat directement contraire à toutes nos prévisions! La poupée futile née dans la frivolité, nourrie de superstitions ou de niaiseries, devient l'élément directeur du ménage, le gouverneur de son mari, une espèce d'héroïne au niveau des tâches les plus ardues, et lui, le héros attendu, fruit des soins d'un illustre génie, pâlit, s'efface, tombe au rang d'un homme vulgaire. Voilà, d'après Jean-Jacques même, le résultat de l'éducation qu'il a donnée"¹⁸.

¹⁷ J. Deflou définit le sexualisme comme la domination d'un sexe sur l'autre.

¹⁸ Jeanne Deflou, *Le Sexualisme. Critique de la prédominance et de la mentalité du sexe fort*, Paris, Tallandier, 1906, p.23-232.

J. Deflou montre qu'elle a lu non seulement *Émile*, mais *Les Solitaires* et *La Nouvelle Héloïse* quand elle décrit Julie comme une autre Sophie, mais d'un "type féminin très supérieur à ses types masculins jusque dans les vertus que tout le monde s'accorde à appeler viriles, le courage et la sincérité". Pour elle, Sophie se révèle dans l'épreuve d'*Émile et Sophie*. Loin de faire de l'héroïne de Rousseau un portrait mièvre, elle la peint comme supérieure à son amant et époux. Les héroïnes de Rousseau sont ainsi opposées à leur créateur sans que J. Deflou reconnaisse la moindre valeur à ce dernier. On ne s'étonnera pas que ce mépris de l'homme et de tout ce qui est masculin s'étende jusqu'au génie de Jean-Jacques, ni que l'auteur du *Sexualisme* dénie tout intérêt à sa pensée philosophique. Sous la plume de Jeanne Deflou, le fossé entre les hommes et les femmes semble infranchissable. Elle retourne le point de vue traditionnel qui fait de la femme l'inférieure de l'homme pour accabler celui-ci. Rousseau, en tant qu'homme, est d'un autre monde.

On trouve pourtant chez les féministes les plus radicales une référence à Rousseau des plus étonnantes, surtout si on la compare à celle de la génération des années 1970: celle qui concerne l'éducation maternelle. Le livre de la féministe suédoise Ellen Key, *Le Siècle de l'enfant*, paraît en France en 1910 et connaît dans le monde entier une grande renommée. Il contient, à la fois un plaidoyer en faveur de l'émancipation des femmes et une correction aux thèses généralement soutenues par les féministes. Si Ellen Key défend la cause des femmes, milite pour l'égalité des droits et s'occupe aussi des ouvrières et des plus défavorisées, elle trouve également que le chemin du progrès suivi par la cause féministe a manqué d'égards "pour les dispositions naturelles de la femme, pour sa nature physique, pour les conditions environnantes". Elle considère que cette cause repose sur deux sophismes, l'un que l'on peut affranchir la femme des limites assignées par la nature, l'autre que l'individu a toujours le droit de disposer de soi-même.¹⁹ Elle Poursuit:

"Il ne vient pas à l'idée des femmes féministes à l'esprit dogmatique, que leur discours sur 'la liberté individuelle' de la femme à se protéger elle-même, leur affirmation que son droit de disposer de

¹⁹ Ellen Key, *Le Siècle de l'enfant*, Paris, Flammarion, 1910, p. 43. Le livre paraît aux États-Unis en 1912 sous le titre: *The Century of the child*. Marc Hélys consacre un chapitre à Key dans son essai: *À travers le féminisme suédois*, Paris, Plon-Nourrit, 1916.

soi-même ne doit souffrir aucun préjudice du fait qu'elle est mariée ou qu'elle est mère, conduisent aux mauvais traitements les plus criants, non seulement des enfants mais encore des femmes elles-mêmes. Car toute exigence d'égalité là où la nature a mis l'inégalité tourne au préjudice de la partie la plus faible. L'Égalité n'est pas la justice, elle est fréquemment, au contraire, la plus criante injustice" (p.51).

Pour E. Key, l'enfant qui est, de toute la société, l'être le plus faible, et la femme ne peuvent être envisagés séparément dans le cadre de la lutte révolutionnaire ou féministe: la femme doit, à la limite de sa liberté individuelle, rencontrer le droit de l'enfant.

L'action d'Ellen Key va donc consister à renforcer le lien entre la mère et l'enfant, à définir une vie de famille plus intense où ces deux êtres trouveront le bonheur, et, pour ce faire, elle évoque Rousseau. Elle veut faire prendre conscience aux femmes que "la transformation sociale commence avec l'enfant qui est à naître, avec les conditions de son apparition, de son éducation physique et morale: que les nouveaux instincts, les sentiments nouveaux, les nouvelles pensées imprimées par les pères et par les mères dans la chair et le sang de leurs enfants transformeront l'existence" (p.78). Et cette transformation sociale se fera, selon elle, beaucoup plus rapidement de cette manière-là que par l'action des gouvernements et de la presse.

Key demande donc que toute l'attention de la femme soit portée sur l'éducation. Comme Rousseau l'avait fait dans *Émile*, elle rappelle la dépense de forces énormes nécessaires pour bien diriger un seul enfant. Au lieu de chercher sa libération dans le travail au-dehors, la nouvelle femme n'acceptera celui-ci, selon elle, qu' "à contre-cœur et n'y consacra que des forces dispersées" (p.80). L'action révolutionnaire, à laquelle Key adhère, doit avoir pour priorité de rendre la mère à l'enfant, mais aussi l'enfant au foyer.

Key se place sous l'égide de Rousseau comme de Spencer et de Nietzsche, quand elle conteste l'éducation actuelle donnée par l'école: "le plus grand crime que commette contre l'enfant l'éducation actuelle, c'est de ne pas le laisser en paix. Le but de l'éducation future sera, au contraire, de créer un monde de beauté, au sens propre et au sens figuré - dans lequel on laisserait l'enfant se développer et se mouvoir librement jusqu'au moment où il se heurterait à la frontière inébranlable du droit des autres. Alors seulement les grandes personnes pourront vraiment acquérir un aperçu profond dans l'âme de l'enfant, dans ce royaume encore presque toujours fermé" (p.87).

Key chante la valeur d'*Émile* qui est, pour elle, "la protestation

et le programme de l'individualité". Ce livre renferme "tout ce qui peut concourir au salut de l'enfant comme à celui de l'éducateur, par la foi en l'évolution naturelle de l'enfant conformément aux dispositions qu'il tient de la nature" (p.175). Elle reproche cependant à Rousseau d'être un peu trop rigide dans sa méthode et d'accorder une trop grande influence au monde extérieur; elle voit aussi dans l'éducation de la femme conçue par lui, "le grand défaut de son système", mais le philosophe de Genève reste l'auteur à méditer et à suivre quand il donne à l'enfant la place centrale dans l'éducation, rappelle la mère et le père à leurs devoirs et loue les mérite de l'éducation domestique sur l'éducation publique.

Un siècle et demi après la parution de *l'Émile*, l'école que les gouvernements viennent de rendre nationale et laïque, va, pour elle et plusieurs autres théoriciens révolutionnaires de l'éducation (Henri Roorda, Stephen Mac Say, Paraf-Javal, etc.), à l'encontre de l'individualité et du bonheur enfantins: elle vise plus à dresser les petits et à les former pour les places qu'ils occuperont demain dans la société qu'à laisser leur caractère et leur intelligence se développer. Les enfants lui sont sacrifiés et il vaut mieux chercher des voies nouvelles que de tenter vainement de l'améliorer par des réformes²⁰.

Parmi les féministes les plus radicales, Ellen Key n'est pas la seule à défendre ainsi, dans un même combat, la femme et l'enfant. Collaboratrice du *Libertaire* et des *Temps nouveaux*, militante anarchiste et propagandiste de l'amour libre, Madeleine Vernet avait

²⁰ Pauline Kergomad, inspectrice générale des écoles maternelles et collaboratrice de *La Fronde*, essaie, quant à elle, d'améliorer le sort de l'enfant au sein du système existant. En 1883, elle participe avec Charles Defodon et James Guillaume à un recueil d'extraits destinés aux écoles normales primaires: *Lectures pédagogiques*. On y trouve peu de textes de Rousseau et ils figurent dans les parties consacrées à la première enfance, à l'éducation morale et physique. Une courte notice non signée (est-elle de P. Kergomard, car elle introduit les textes du philosophe sur la petite enfance?) montre en quel dédain on tient Rousseau: "La fausseté même de son point de départ [l'a] conduit à des exagérations et à des paradoxes dont il ne se défendait point: encore moins préoccupé de faire de ses théories un système maniable et pratique, il semble donner de propos délibéré un caractère utopique à des vues qui bien souvent ne sont irréalisables que sous la forme absolue qui plaisait à son éloquence. La justice oblige de reconnaître que toute la pédagogie moderne, en France comme dans le reste du monde, relève de Rousseau" (*Lectures pédagogiques*, Paris, Hachette, 1883, p. 38).

porté très tôt son attention du côté des enfants: en 1904, elle fondait une école selon des principes différents de ceux en cours et, en 1918, une revue au titre évocateur: *La Mère éducatrice*. Dans celle-ci qui tentait de définir, pour la femme, une nouvelle manière de vivre avec ses enfants, des extraits d'*Émile* paraissent à plusieurs reprises. Il s'agit essentiellement de textes concernant la petite enfance, mais les titres donnés par la revue sont révélateurs: "Aimez l'enfance" (I^o année, n^o 5, février 1918); "La mère doit nourrir son enfant" (I, n^o 10, juillet 1918); "Mères remplaçantes" (III, n^o 10, juillet 1920), etc. Ce dernier titre est précédé d'un chapeau qui montre bien en quelle estime M. Vernet tient Rousseau: "Quelques-uns allègueront peut-être que Jean-Jacques n'a pas le droit d'être sévère à l'égard des mères, parce qu'il fut lui aussi, bien souvent, un homme faible. Qu'importe, la page que voici est parfaitement sensée et il n'est pas mauvais de la faire connaître". Suit le texte de Rousseau qui recommande l'allaitement maternel et qui était déjà paru sous un autre titre en juillet 1918, montrant ainsi qu'un même extrait peut servir à plusieurs emplois. En avril 1923, M. Vernet sera encore plus explicite en publiant un nouveau passage d'*Émile* précédé d'un commentaire de Samuel Rocheblave, qui montre bien comment, selon elle, Rousseau doit être lu et apprécié: "Ce qui suffit à mettre Rousseau à part [de Rabelais et de Montaigne], c'est d'abord qu'il ne s'est pas contenté de vues et d'aperçus, qu'il ne s'est pas borné à signaler des abus, à demander des réformes ou à tracer quelque programme trop général ou trop fantaisiste pour avoir quelque chance d'être écouté. C'est ensuite qu'il n'a pas eu en vue, comme ses devanciers, de former *un élève*, et de le préparer à bien choisir une carrière connue d'avance, ici celle de roi, là celle de grand seigneur; il s'est proposé de former *un homme* dans un enfant quelconque. C'est enfin d'avoir bien senti et démontré qu'il n'y a pas un seul âge pour l'éducation".

Madeleine Pelletier, doctoresse, anarchiste et libre penseur, s'intéresse aussi particulièrement à la question maternelle. Dans ses écrits polémiques, elle rappelle en passant la revendication de Rousseau en faveur de l'allaitement, mais, si elle en voit comme Ellen Key et Madeleine Vernet le caractère positif, elle est également consciente qu'un tel discours peut servir une cause rétrograde: "Pour épargner l'enfant, ce qui est bien, on sacrifie la mère qui cependant, tout autant que l'enfant, a le droit de vivre, le droit d'être libre et

heureuse, selon la conception qu'elle se fait du bonheur"²¹. À l'opposé de Key, elle souhaite que la société prenne en charge l'enfant et, lui apportant une éducation parfaite, délivre la mère des tâches qui l'asservissent. Le triomphe de la civilisation, affirme-t-elle, est "de permettre à la femme, en l'affranchissant en partie de la maternité, de devenir un individu intelligent et libre"²². De telles nuances dans la vision de Rousseau à propos de la mère et de l'enfant, montrent toute la diversité et, par là même, toute la richesse du discours féministe du début du siècle. Il ne résoud pas une question si difficile, mais permet aux femmes les plus conscientes de saisir, Rousseau à l'appui, qu'il existe là une question vitale.

La critique féministe de Rousseau durant cette période qui va de 1880 à 1918, au moment où le mouvement s'organise, est donc une critique très variée. De Maria Deraismes qui l'identifie avec le combat pour la République à des anarchistes comme Madeleine Vernet et Madeleine Pelletier, ou celles qui, comme Ellen Key, ne séparent pas la cause de la femme de celle de l'enfant, la figure de Rousseau exprime tous les visages d'une lutte très spécifique. L'auteur d'*Émile* mérite sans nul doute d'y figurer pour avoir posé dans le livre V de son traité d'éducation la subordination de la femme à l'homme. Loin de le condamner unanimement pour cette opinion, les féministes du début du siècle font preuve d'une relative indulgence à son égard. Pour une grande partie d'entre elles, Rousseau conserve encore son pouvoir révolutionnaire et ses idées ne sont pas reçues, ainsi qu'elles apparaîtront plus tard, comme mettant en péril les conquêtes de la femme moderne. Ses idées sur la mère et sur l'enfant conservent une valeur positive pour des femmes qui espèrent changer la société en éduquant correctement la génération à venir. Il est donc certain aussi que la relation harmonieuse du couple Émile-Sophie, le rôle complémentaire que l'un a par rapport à l'autre, point sur lequel insiste Rousseau, exercent encore leur séduction sur des lectrices qui ne se sentent pas encore insultées par l'image de la femme au foyer. Ce n'est qu'à la suite des deux guerres mondiales, quand les mœurs et les valeurs de la société française auront changé, que les féministes liront

²¹ Madeleine Pelletier, *L'Amour et la maternité*, La Brochure mensuelle, n° 12A, décembre 1923, p. 12.

²² M. Pelletier, *Dépopulation et civilisation*, La Brochure mensuelle, n° 62B, février 1928, p. 19.

Rousseau avec un tout autre regard. Celui-ci perdra toute valeur positive à leurs yeux pour incarner désormais l'antiféminisme.

Tanguy L'Aminot
C.N.R.S. (U.R.A. 96 de Paris IV)